

En un éclair

la Lettre de Haïkouest

Édition n°40, septembre 2015

A comme *Allez voir les fleurs....*



Allez voir les fleurs - Haïkus

Florence Houssais

Editions Stellamaris, 2015. ISBN : 978-2-36860-093-3. 13 €

Par Danièle Duteil

Sous forme d'injonction, le titre choisi par Florence Houssais pour son recueil, *Allez voir les fleurs* sent bon la nature. Fleurs de buddleia sur fond bleu, ce petit livret de haïkus de 20 cm X 7 cm se décline en cinq parties : « Variations végétales », « Anges familiers », « Petites et grosses bêtes », « Six mois sans fleurs », « Vivre en haïku ». Ainsi se révèlent les intérêts majeurs de l'auteure : l'environnement naturel, la famille et l'écriture.

Les trois thématiques souvent s'entremêlent, soit par glissement de sens...

*Cueillette de mots
dans la rosée du matin
des fleurs en papier*

...ou du regard :

*En touchant ta main
j'ai vu des arbres en fleurs
l'odeur de violette*

En ce monde changeant et imprévisible, il est essentiel de savourer l'instant présent : les êtres chers vous échappent tellement vite.

*Roseaux des vents
l'ombre de mon père
toujours plus courbée*

Dans la deuxième partie, la mort est très présente, Florence Houssais ayant été touchée récemment par ce drame, à deux reprises :

*Un dernier café
juste avant le grand départ
pour prendre des forces*

La douleur, bien présente, n'empêche pas la plume de se faire légère, aérienne même, comme pour mieux accompagner le dernier voyage :

*Il meurt doucement
en fixant la Voie lactée
sa chambre est cosmos*

Le regard de l'enfant, tout différent, n'est pas oublié :

*Papi
aussi léger qu'un papillon
dans son souvenir*

Au sortir de telles épreuves, il est bon de tourner son regard vers la nature, saisie dans son renouveau.

*A peine vingt grammes
pour faire le printemps
l'hirondelle*

Il est urgent de célébrer la vie et l'insouciance :

*Début des vacances
ses cheveux emmêlés sentent
la paille du nid*

Quand vient la « morne » saison, d'autres ambiances traversent le recueil, très « couleur locale » :

*Son de cornemuses
leurs grandes ombres aux murs
frissons sous la lune*

Malgré la brume, le vent, le crachin atlantique, la joie s'invite à chaque page sous forme de « petites robes à fleurs », cris d'enfants, refrain entraînant...

Ce recueil touchant s'achève par un florilège de haïkus fixant des instants de vie minuscules grappillés au hasard des jours, puisés dans le quotidien de la vie familiale, ou dans le cadre de l'école où exerce l'auteure :

*Les premiers temps
ils m'appellent maîtresse
les sixièmes*



B comme **Blog...**

N'oubliez pas **Fulgurance L'espace de l'instant**
tapez : haikouest.wordpress



C comme **CONCOURS...**

*Palmarès **Sable** (juillet 2015)*

1er Prix

*seul sur la plage
contemplant le crépuscule
l'homme à la canne blanche*

Minh Triët Pham

et

*vacances d'été –
les fourmis aménagent
un coin de plage*

Christiane Ranieri

3ème Prix

*fin de vacances –
dans un petit seau de plage
les miettes de l'été*

Dan Iulian (Roumanie)

4 ème Prix

*Marée haute
il a toujours de l'allure
notre château*

Gaëtan Lecoq

5^{ème} Prix

*Fin des vacances
Sur le sable un cerf-volant
Rattrape son ombre*

Kitsune Reveline

Merci pour vos 105 envois....



Palmarès Îles (août 2015)

1er Prix

*flaque de pluie froide
la fourmi tourne en rond
sur le caillou*

Christiane Ourliac

2^{ème} Prix

*retour des obsèques
deux îles lointaines
les yeux de ma mère*

Hélène Duc

3^{ème} Prix

*quinze août à Paris
j'habite une île déserte
moins les cocotiers*

Nicole Grémion

4^{ème} Prix

*tempête sur la plage
même la mouette
marche en crabe*

Pascale Galichet

5^{ème} Prix

*barque échouée
les pensées du marin
encore à la dérive*

Iulian Ciupitu

Merci pour vos 90 envois

Concours à noter :

Pour le 31 octobre 2015 : **Absence**

Pour le 30 novembre 2015 : **La nuit**

une seule adresse

haikouestasso@hotmail.com



D comme *Dame de cour...*



Ise, poétesse et dame de cour
Poèmes réunis, traduits et commentés par Renée Garde
Editions Philippe Picquier. Paris 2012. 174 pages.

Ouvrage qui date un peu, certes, mais particulièrement captivant dans la mesure où il retrace avec méticulosité et érudition l'itinéraire de celle qui, avec Ono no Komachi, furent novatrices au point d'affranchir les lettres japonaises de celles de la Chine.

Ise serait née vers 872 et une partie de son œuvre apparaît dans Kokin-shū - Recueil de poèmes de jadis et de notre temps – constitué en anthologie et publiée en 905. A seize ans déjà, elle s'affirme comme une surdouée de la poésie et du waka. Rappelons que le waka est un poème de trente-et-une syllabes et qui émerge à cette époque.

« Cet art venait de se libérer de l'emprise du chinois pour se déclarer poésie nationale, et commençait à fleurir pour célébrer toute occasion publique ou privée, devenant par là même la trame du tissu social », précise Renée Garde dans cet ouvrage. Les waka créés à la

cour sont l'expression d'une certaine aspiration à l'harmonie ou tout au moins au mono no aware que l'on peut interpréter comme une émotion suscitée par la fragilité du monde qui nous environne, traduisant ainsi « la touchante mélancolie des choses ».

Ise entre en cour en 888, participe puis anime un cercle littéraire jusqu'à sa mort à l'âge de 35 ans. Elle sera au service de l'impératrice puis favorite de l'empereur. De cette relation un enfant naîtra mais le garçonnet décèdera à l'âge de huit ans.

Conjointement à l'essor du waka, cette époque voit aussi l'avènement de deux autres genres littéraires : le récit parsemé de poèmes ou uta-monogatari dont le plus célèbre est Le Dit du Genji de Murasaki Shikibu. Écrit un siècle plus tard, son auteure se dit admirative de Dame Ise et ouvre d'ailleurs son ouvrage en évoquant la poétesse. Le second modèle littéraire était les notes ou le récit journalier encore appelé nikki et qui était l'apanage des gens lettrés évoluant en cour.

***De ses habitants
abandonnée la demeure
offre à mon regard
le riche brocard tissé
par l'automne en ces feuillages***

Délaissée par son amant, la femme s'ennuie et donne libre cours à ses émois en admirant le spectacle de la nature. Celui du jardin en automne, de ses pluies jusqu'à ses feuillages pourpres faisant rouler des larmes, renvoient à la séparation d'avec l'être aimé.

***Lassé de ce monde
je suis devenu écume
flottant sur la mer
tandis que vers le rivage
s'amassent bien des rancœurs***

La vie d'Ise est émaillée de deuils, celui de son enfant, puis de sa protectrice, l'impératrice :

***Au fuseau commun
de nos voix tout éplorées
vous avez produit
un fil où je peux passer
mes larmes devenues perles***

Le retrait de l'empereur qui décide brusquement d'abdiquer pour se faire moine, le décès d'une petite fille par la suite. Parmi ces coups du sort, il est vraisemblable que l'abdication du monarque Uda, constituée pour Ise, sa favorite, un véritable drame :

***Les jours et les lunes
se sont éteints ce pendant
que cette promesse
au soir du septième jour
je ne l'ai pas oubliée***

Renée Garde précise ici que ce waka fait référence à la fête de Tanabata qui a lieu le 7 juillet et qui perpétue la légende du Bouvier et de la Tisserande. Ces deux étoiles (Altaïr et Véga), séparées par l'obstacle de la voie lactée, sont un symbole d'amour. Elles ne peuvent se réunir qu'une fois par an, la nuit du septième jour du septième mois, et cette nuit-là ce sont les pies qui forment un pont dans le ciel pour leur permettre de se rencontrer.

***On a beau se dire
qu'il suffit de remonter
jusqu'à une source,
on jurerait la cascade
tombée tout droit des nuées***

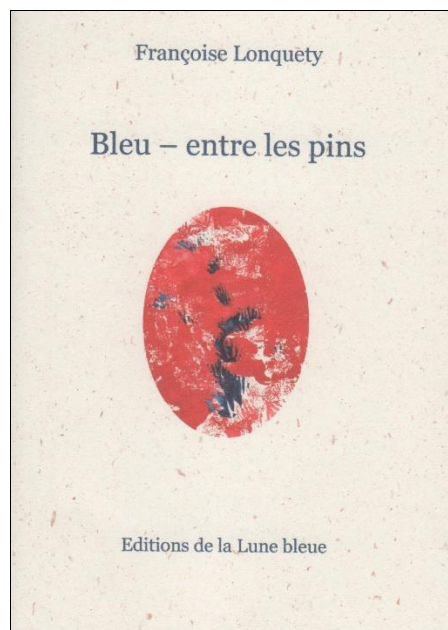
***Crique d'eau fangeuse
n'est un borbier qu'à moitié :
honte et déchéance
n'empêchent pas le lotus
splendide d'y prospérer***

C'est ainsi que le haïku est déjà en marche, c'est ainsi que naquit l'art japonais ou que « l'art japonais cessa d'être chinois ».

**Jean Le Goff
18 septembre 2015**



E comme *Entre les pins ...*



Françoise Lonquety
Éditions de la Lune bleue, juin 2015

Par Danièle Duteil

C'est toujours un plaisir de feuilleter les jolis recueils des Éditions de la Lune bleue. Petit rectangle de 15 cm sur 10 cm, *Bleu – entre les pins* offre à savourer seize haïkus de Françoise Lonquety, ponctués de cinq superbes acryliques de Lydia Padellec.

Le titre m'emplit de joie, ainsi que le poème immédiatement déployé :

*Bleu – entre les pins
le triangle de la mer
naissance du monde*

Outre que l'image, allusion au célèbre tableau de Courbet, est fort belle, il se trouve que la vue décrite m'est parfaitement familière. Cette fenêtre sur l'eau, au-delà des pins, semble effectivement ouvrir les portes d'un monde spécialement dédié aux haïjins.

Françoise Lonquety capte avec talent des détails du quotidien, la couleur du ciel, la pleine lune, le bruit d'un fusain sur la page, souligne d'un trait critique un fait de société, lance une œillade à la cantonade au détour d'un cimetière, caricature malicieusement tel personnage au passage, se délecte d'un moment de solitude au point du jour... Le « je », discret ici, se tient à distance, de manière à ne pas envahir le/la lect.eur/rice. Ses apparitions, souvent teintées d'ironie, sont savamment dosées.

Bleu – entre les pins procède par touches légères, éclats de vie, bribes de la pensée, livrant seulement l'essence d'une plume finement affûtée.



M

comme *Minimalisme...*

« *sous forme de haïku* »

les aphorismes de Mario Benedetti

de nouvelles possibilités de vieille structure

De la production poétique de Mario Benedetti, on connaît surtout, grâce aux nombreuses études qui lui ont été consacrées, le caractère coloquial ou encore sur sa forte dimension sociale. Néanmoins, la critique littéraire a délaissé jusqu'à présent un pan de l'œuvre de Benedetti tout à fait singulier, ses haïkus qui figurent dans les recueils *Rincón de Haikus* (1999) et *Adioses y bienvenidas* (2005).

Mario Benedetti n'est pas le premier écrivain à avoir adapté cette forme poétique japonaise à la langue espagnole. Bien avant lui, en 1919, le Mexicain José Juan Tablada faisait paraître un recueil de haïkus intitulé *Un día... (poemas sintéticos)*, livre qu'il dédiait explicitement « a las sombras amadas de la poetisa Shiyo y del poeta Basho ». En 1922, le même auteur publiait à New York un deuxième recueil intitulé *El jarro de flores (disociaciones líricas)*, suivant la même ligne poétique. Au dire des historiens de la littérature, Tablada est, sans conteste, le véritable introducteur du haïku dans la poésie hispano-américaine.

Ses poèmes d'une extrême concision, son rejet de ce qu'il appelait « la zarrapastrosa retórica » font de lui un précurseur. Comme le notait à juste titre Octavio Paz, « su innovación es algo más que una simple importación literaria. [...] Dio libertad a la imagen y la rescató del poema con argumento, en el que se ahogaba ».

D'autres poètes ont tâché d'adapter la forme du haïku à la sensibilité latino-américaine. Des écrivains tels que Rafael Lozano, José Rubén Romero, Francisco Monterde, José Gorostiza ou encore Jaime Torres Bodet découvraient, à la suite de Tablada, les subtilités de la poésie extrême-orientale. Le plus doué d'entre eux fut certainement Francisco Monterde : le recueil intitulé *Itinerario contemplativo*, paru en 1923, constitue en effet une véritable réussite esthétique, consacrant Monterde comme un des poètes les plus prometteurs de sa génération.

Dans la deuxième moitié du xxe siècle, alors que l'on croyait l'orientalisme littéraire passé de mode, plusieurs écrivains majeurs ont manifesté un vif intérêt pour le haïku et, plus généralement, pour la littérature japonaise. Octavio Paz, en 1957, publiait ainsi *Sendas de Oku*, traduction d'un célèbre journal de voyage de Bashō, réalisée en collaboration avec son ami Eikichi Hayashiya.

Cette publication a joué un rôle essentiel dans la diffusion et la connaissance des lettres japonaises en Amérique latine. Jorge Luis Borges, pour sa part, a écrit dix-sept haïkus (subtile allusion aux dix-sept syllabes de ces brefs poèmes) figurant dans le recueil *La cifra* (1981). Aujourd'hui encore, le haïku continue d'attirer un nombre non négligeable d'auteurs, tel le Cubain Orlando González Esteva.

L'originalité de Benedetti ne consiste donc pas à écrire des haïkus, mais à avoir su distordre cette forme poétique pluriséculaire afin d'explorer de nouvelles voies d'écriture. En mettant en lumière certaines caractéristiques des poèmes de Benedetti, je souhaiterais cerner leur spécificité et examiner dans quelle mesure celui-ci transgresse les normes poétiques propres au haïku afin d'inventer une poétique *sui generis*.

Les haïkus (?) de Mario Benedetti : entre Orient et Occident

Qu'y a-t-il d'oriental dans les haïkus de Benedetti ? Quelle part de l'héritage poétique japonais cet auteur conserve-t-il ? Si certains poèmes de Benedetti méritent le nom de haïkus, c'est en grande partie en raison de leur forme, de leur apparence extérieure : en effet, ceux-ci comportent bien dix-sept syllabes, réparties sur trois vers. La volonté de l'auteur de conserver la structure du haïku traditionnel est affichée explicitement par celui-ci dans la note liminaire de *Rincón de Haikus* :

« he querido que mis haikus no se desvíen en ningún caso del 5-7-5 ».

Il est donc clair que Benedetti respecte la première norme du haïku, la plus visible : la norme métrique. Néanmoins, Benedetti n'hésite pas à transgresser allègrement tous les autres codes propres au haïku. De fait, ses poèmes n'ont pas grand-chose à voir avec leurs modèles japonais : tout bien considéré, ils évoquent plutôt certaines formes poétiques occidentales. L'analyse détaillée de quelques poèmes de Benedetti me permettra de vérifier cette hypothèse de lecture. Le treizième poème de *Rincón de Haikus* servira de point de départ à ma réflexion :

<i>a nuestra muerte</i>	notre mort
<i>no conviene olvidarla</i>	il ne convient ni l'oublier
<i>ni recordarla</i>	ni s'en souvenir

Ce bref poème présente bien la structure métrique d'un traditionnel. Pourtant, ce texte évoque moins par son contenu un haïku qu'une maxime. En effet, ces vers contiennent une affirmation à caractère général : le poète semble énoncer une règle à suivre concernant l'attitude convenable face à notre condition de mortels. Cette règle a un caractère quasi aporétique puisqu'elle prend la forme d'une apparente contradiction : sans perdre de vue l'évidence de la mortalité (on retrouve là, le thème classique du *memento mori*), il n'y a pas lieu d'en faire une obsession paralysante.

Nous avons affaire, dans ce poème, à un concept abstrait : le texte ne fait pas allusion à une mort particulière, mais évoque la mort en général, comme le signale l'emploi de l'adjectif possessif « *nuestra* » qui renvoie au genre humain dans sa totalité. Le temps employé, le présent de l'indicatif, a ici valeur de vérité générale. Concept abstrait, énonciation d'une règle de conduite, généralisation : sont présentes ici toutes les propriétés de la maxime. En définitive, ce poème de Benedetti a l'apparence d'un haïku et l'esprit d'une maxime.

Voici un autre exemple de haïku-maxime, tiré du recueil *Rincón de Haikus* :

<i>en todo idilio</i>	dans toute idylle
<i>una boca hay que besa</i>	il y a une bouche qui embrasse
<i>y otra es besada</i>	l'autre est embrassée

Il s'agit là encore d'une réflexion abstraite, portant cette fois-ci sur l'amour et les relations entre les amants. Ce texte, qui contient une vérité de caractère général, se concentre dans une formule lapidaire digne d'un moraliste du Grand Siècle : le poète porte un regard pessimiste sur le couple, laissant entendre qu'un déséquilibre amoureux existe nécessairement entre les amants. Dans tout couple, une personne aime l'autre tandis que l'autre se laisse aimer. Encore une fois, une maxime a revêtu la forme d'un haïku.

Plus personnels et subjectifs, d'autres haïkus de Benedetti ressemblent plutôt à des aphorismes, propositions brèves pleines d'esprit (d'*ingenio*, dirait-on en espagnol). Proches de la pirouette verbale, les aphorismes, souvent humoristiques, prennent la forme d'un paradoxe. On lit par exemple sous la plume de Benedetti :

*la mujer pública
me inspira más respeto
que el hombre público*

la femme publique
m'inspire plus de respect
que l'homme publique

Ce texte est manifestement un trait d'esprit, une agudeza. Le poème fonctionne grâce à une opposition entre deux groupes nominaux : « la mujer pública » et « el hombre público ». Ces deux expressions, proches d'un point de vue phonétique, diffèrent considérablement d'un point de vue sémantique : le caractère comique du poème provient de cette dissemblance. Le poète prend ici à rebours la doxa et s'amuse à renverser les valeurs établies. La plaisanterie bouffonne contient une critique virulente de la classe politique latino-américaine, souvent impliquée dans des affaires de corruption.

Un poème tiré du recueil *Adioses y bienvenidas* offre un autre exemple de haïku aphoristique :

*es raro pero
casi todos los calvos
son calvinistas*

c'est bizarre
mais presque tous les chauves
sont chauvins

Ce texte repose tout entier sur le rapprochement inattendu entre le substantif « calvos » et l'adjectif « calvinistas ». Encore une fois, le poète surprend par la mise en relation de deux termes phonétiquement proches mais sémantiquement distants. Celui-ci feint de croire qu'il existe une relation mystérieuse entre une caractéristique physique (la calvitie) et une religion réformatrice (le calvinisme). Le comique du poème naît de cette hypothèse incongrue, délibérément absurde.

Nous avons ici affaire à une pointe : or, Roland Barthes rappelait à juste titre que le *conchetto* (le trait d'esprit) est contraire à l'esprit du haïku, en constitue une limite. Voilà donc encore un exemple de poème au confluent de deux univers poétiques. Oriental par sa fidélité à une structure rigide, il ne dédaigne pas cependant la pratique occidentale du mot d'esprit.

Latino-américain tourné vers le Vieux Continent, Benedetti semble même parfois puiser dans l'héritage poétique proprement hispanique. Un poème de *Rincón de Haikus* m'invite à formuler cette hypothèse :

*las hojas secas
son como el testamento
de los castaños*

les feuilles sèches
sont comme le testament
des châtaigniers

Ici encore, nous nous trouvons face à un haïku structurellement parfait : trois vers, dix-sept syllabes. En outre, l'auteur donne l'impression d'avoir introduit un *kigo* (un mot-saison) dans son texte : en effet, les « hojas secas » évoquent symboliquement l'automne. Deux des normes du haïku classique sont donc ici respectées par Benedetti. Néanmoins, par d'autres aspects, ce texte s'écarte de la tradition littéraire japonaise pour plonger le lecteur au cœur de la poésie espagnole.

De fait, ce poème fait songer aux *Greguerías* de Gómez de la Serna, ces courtes phrases malicieuses qui proposent des définitions poétiques d'un objet ou d'un élément naturel : des phrases qui rapprochent de manière surprenante deux réalités éloignées, tout en mêlant l'émotion à l'image. « La lune est l'œil de verre du ciel », « La fourchette est le peigne des tagliatelles » ou encore « La mousse est la perruque des pierres ». De manière analogue, le texte de Benedetti offre une définition poétique de la réalité appelée « feuilles mortes ».

Il s'agit encore une fois d'une généralisation : le poème ne fait pas allusion à des feuilles mortes précises, déterminées (comme on le ferait dans un haïku traditionnel), mais parle de l'essence des feuilles mortes, de toutes les feuilles mortes. Sous la plume de Benedetti, les « hojas secas » deviennent « testamento », et évoquent ainsi subtilement l'idée de mort et d'héritage : la réalité prosaïque est ainsi transmuée par l'écrivain en une autre réalité, poétique celle-là.

Mario Benedetti jongle dans ses poèmes avec un double héritage littéraire : d'un côté, il revendique une part de l'héritage poétique japonais, comme le révèle l'emploi du mot « haïku » par l'auteur ainsi que son grand respect des normes métriques propres à cette forme poétique. De l'autre, il s'inscrit dans le droit fil de la tradition littéraire occidentale : ses textes, nous l'avons vu, peuvent s'apparenter, dans bien des cas, à des maximes, à des aphorismes ou à des *greguerías*.

Voilà comment Benedetti réalise une surprenante hybridation littéraire, un inattendu syncrétisme poétique. Écrivain-funambule, en équilibre entre deux mondes, il mêle le haïku à d'autres formes brèves provenant d'Occident et ouvre ainsi de nouvelles voies poétiques.

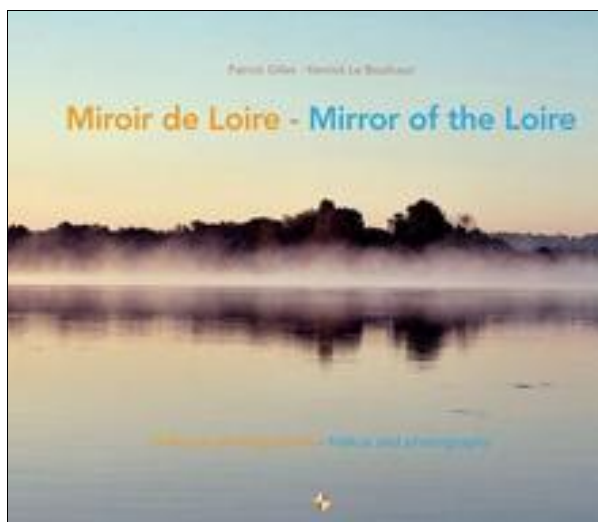
En se situant à la frontière du haïku, Benedetti contribue à explorer « las nuevas posibilidades de la vieja estructura ».

Découverte d'**Alain Legoin**

Merci à **Vivian Nichet-Baux et Isabel Asūnsolo**



M comme *Miroir...*



Miroir de Loire

Patrick GILLET – Yannick Le Boulicaut

Editions Patrimoines médias Impasse Guerry 79230 Prahecq

« **Miroir de Loire** », appartient de toute évidence à la catégorie des beaux livres.

C'est un album qui propose en pleine page un des haïkus choisis par l'auteur Patrick Gillet et, en regard une photographie de Yannick Le Boulicaut.

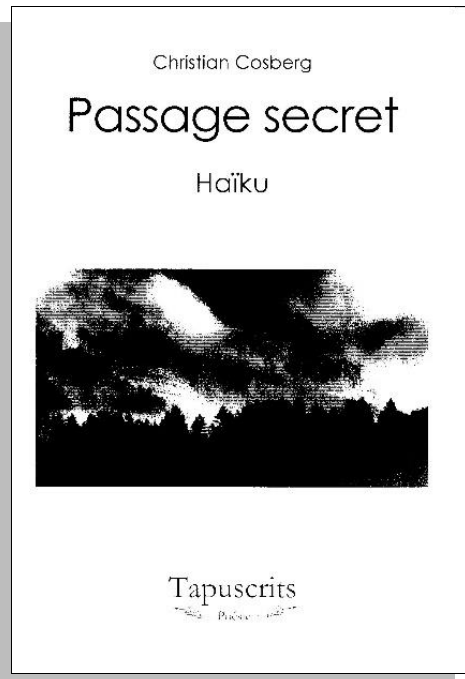
La couleur ardoise choisie pour les pages permet la mise en valeur des photographies et installe le silence nécessaire autour de chaque haïku et de sa traduction anglaise.

Cette anthologie d'une vingtaine d'auteurs, préfacée par Danièle Sallenave, vous invite à un voyage poétique en mots et en images le long de cet immuable et éphémère miroir des saisons, notre Loire.

Annick Dandeville



P_{omme} *Passage secret...*



Passage secret **Christian Cosberg**

Tapuscrits Poésie, mai 2015 ; 7.80 €.
ISBN : 979 1094 4 1803 1

Par Danièle Duteil

Passage secret... Le titre du recueil poétique de Christian Cosberg résonne un peu comme celui d'un roman à suspense. Sur la pointe des pieds, nous pénétrons dans l'univers de l'auteur, aussi intime qu'énigmatique, poussant en silence les huit portes à franchir au fil de sa pérégrination : « Nuit d'été », « Passage secret », « Elle », « A deux », « L'odeur de la pluie », « Jour et nuit », « Amour et mandoline », « Le chemin du retour ».

Chemins de silence, d'ombre et de « lumière tremblée ». Ici, nous nous enfonçons avec lui dans les « hautes herbes », alors que la nuit s'épaissit. Là, dans une ambiance à la Simenon, nous suivons sa progression « à l'oreille » :

*des bruits d'ongles
sur le bitume tiède
son chien*

Grand Meaulnes en quête d'un chez soi incertain, « il » est de passage, anonyme dirait-on, dans la maison familiale, se justifiant finalement de cette intrusion nocturne :

*tout est si calme
tranquille
il partira demain*

Au cœur du recueil, se dessine à ses côtés une silhouette féminine, éphémère apparition, qui produit inmanquablement son onde de choc :

*soir d'orage
l'effet papillon
de ta robe légère*

S'ouvre alors la sente immatérielle, « comme un chemin oublié » qui le mène à ses côtés, « dans une rue du New Jersey ». Une chevelure « en cascade », un regard, une voix s'impriment au plus profond de l'être :

*en moi
une nuit d'été
qui ne veut pas mourir*

Comment ne pas avoir envie de marquer du sceau de l'éternité cet instant mémoire que l'ombre a fait naître ? Glisser, comme ici, du haïku au tercet poétique, ou encore au tanka, peut momentanément en donner l'illusion :

*matin d'été
un grand galop de pluie
me réveille
de la terre monte l'odeur
des jours anciens*

Chez Christian Cosberg, il faut saisir à demi-mot les aspirations profondes, les espoirs, les petits bonheurs, les moments de félicité, la nostalgie qui s'installe parfois à l'approche d'un nouveau départ, lorsque un pan de vie, « fantôme d'une jeunesse », s'estompe « sur la route mangée d'ombres » :

*ramener chez soi
seulement
un peu de temps qui passe*

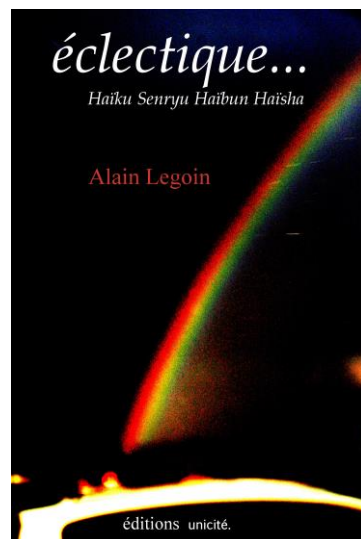
Dans cette parole pudique et feutrée, la douceur est toujours au rendez-vous :

*minuit
un petit baiser pour passer
d'une rive à l'autre*

On referme le livre délicatement, s'excusant presque d'avoir poussé, le temps d'une aube, d'une nuit, ou bien d'un songe, la porte secrète d'une niche de souvenirs :

*un chemin de table
nos mains
réunies*

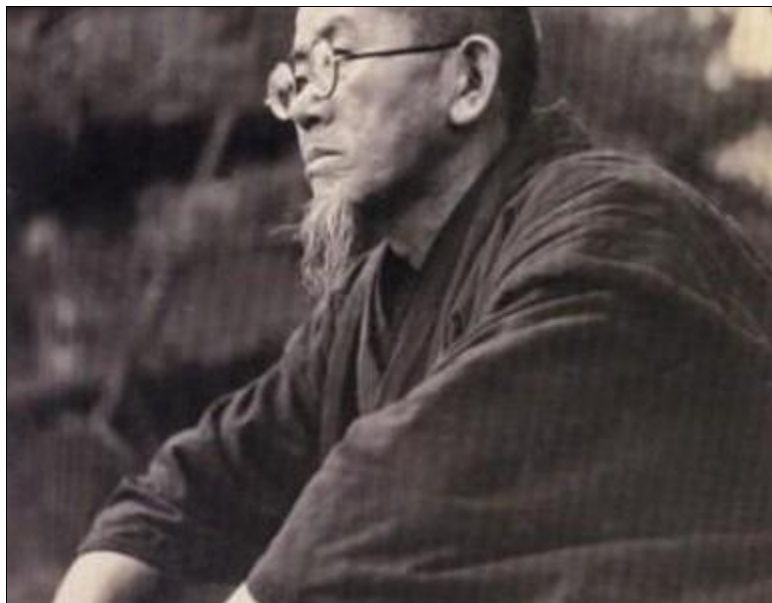
Pomme **P**êle-mêle...



**Parution
en octobre
2015....**



S comme *Santôka...*



Santôka ou le cours poétique des choses

Vous l'avouerez-je, j'éprouve comme une grande amitié envers Santôka (1882- 1940), une vive fraternité, tant son œuvre traduit à mon sens l'humaine condition.

***une poignée de riz
reçue et mangée
l'ordinaire du voyage***

L'esprit chez Santôka est toujours en voyage, un voyage comme celui de Don Quichotte en quête d'une étoile inaccessible. L'ordinaire occupe le plus clair des jours chez celui qui disait avoir trois joies dans la vie : l'étude, la contemplation et le haïku.

Dans le très beau recueil consacré à son œuvre Cheng Wing fun et Hervé Collet rapprochent la démarche de Santôka de la « tradition philosophique au Japon : rechercher dans la nature la délivrance de l'angoisse mondaine en se jetant dans l'impermanence et la solitude, à marcher sous le soleil écrasant et la pluie glaciale, parfois en proie à la faim, comme un fêtu de paille que le vent est prêt à emporter. Balloté par les éléments jusqu'au moment où l'on finit par accepter et s'accorder au cours poétique des choses, enfin libre. » Après avoir lu et apprécié l'œuvre de Santôka nous sommes mieux à même de nous accorder au cours poétique des choses, par l'intermédiaire du haïku, le haïku salutaire...

Humain, terriblement humain, tel pourrait être le credo lié à l'œuvre poétique de Santôka :

***mon ombre semble murmurer
au milieu de la nuit
tandis que je mange***

Il faut bien l'avouer, ces haïkus ont une particularité ; ils mettent souvent en scène leur auteur. Néanmoins, des éléments biographiques qui nous parviennent ne permettent pas d'affirmer que le Maître est particulièrement imbu de lui-même. Tout au plus apparaît-il démuné face à la cruauté du monde et, se réfugiant dans la solitude, il lui arrive de s'observer, cultivant du même coup un certain humour teinté de fatalisme.

Par le haïku, Santôka vise à ne rien démontrer, il s'attache à décrire, à marquer d'un ongllet blanc les images qui lui semblent remarquables : retenir l'instant pour se dire être au monde. Nous l'avons déjà souligné ici, Santôka cultive un art qui le rend attachant, humain, terriblement humain.

Et puis il y a cette réflexion du Maître : « La sagesse est de voir le nouveau dans l'ordinaire, en s'accommodant du monde tel qu'il est, ici et maintenant. Il est des trésors cachés dans l'instant présent ».

Il y a peu, c'était l'époque des vacances ; pour beaucoup, l'heure d'un séjour dépaysant à la montagne, la campagne ou bien le bord de la mer. C'est de cet horizon que je vous adresse ce haïku de Santôka :

***me voilà
là où le bleu de la mer
est sans limite***

Y a-t-il quelque chose à ajouter ? Pour moi, la réponse est non...
« Il est des trésors cachés dans l'instant présent ».

Mais poursuivons notre chemin dans les pas de celui qui arpenta les régions de son pays tel un infatigable explorateur :

***déjà le crépuscule
toujours pas d'auberge
les pies jacassent***

L'homme ne s'alarme guère de devoir passer la nuit à la belle étoile ; tout au plus interrompt-il ici sa marche pour faire un constat sous-tendu peut-être par un sentiment de solitude ?

Dans un roman intitulé Tétraméron, l'écrivain espagnol José Carlos Somoza fait dire à l'un de ses personnages « La solitude est merveilleuse ! La seule chose vraiment digne dans la vie. Il nous faut si longtemps pour nous connaître... Pourquoi connaître les autres avant nous-mêmes ? La solitude, c'est inventer. Inventer, c'est vivre. Vivre, c'est se connaître ».

Sans doute que Santôka, éternel marcheur, partait ainsi à la découverte de lui-même. Accompagné de sa plume, son art du haïku lui permettait, au détour du chemin, de fixer l'instant.

**Jean Le Goff
Président de Haïkouest**

Bibliographie :

- Santôka, zen , saké, haïku. Poèmes choisis et traduits du japonais par Cheng Wing fun et Hervé Collet. Editions Moundarren, Millemont 2003, 136 pages.
- Tétraméron de José Carlos Somoza. Actes Sud février 2015. 250 pages.

Cet article résulte de quatre Haïkus du Cœur publiés cet été sur le blog Haïkouest wordpress / Fulgurance.



S comme **Suggestifs...**

Jusqu'au 31 octobre 2015
FORÊT

Jusqu'au 30 novembre 2015
VIN

Jusqu'au 31 décembre 2015
SILENCE

Merci encore de vos envois sympathiques et si riches en diversité.

Une seule adresse : haikouesasso@hotmail.com



V comme *de Vagues... en l'âme*

Nous avons le plaisir en exclusivité de vous présenter trois haïshas de notre ami Patrick Fétu. Son livre « **de vagues... en l'âme** » sera édité chez Unicité début novembre 2015 (haïshas : haïku et photographie différenciés). A découvrir absolument.

Alain Legoin

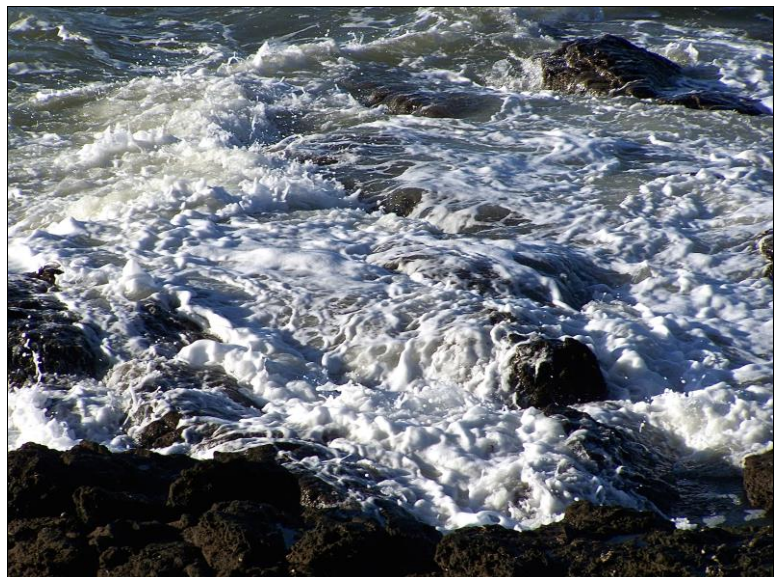


Au bout du môle
deux vieux parlent d'autrefois
comme tous les jours.

*At the end of the pier
two old men speak of formally
as every day.*

Sur sa peau
j'ai goûté
la mer.

*On her skin
I have tasted
the sea*





Lumières d'automne
sur le chemin douaniers –
les baies de la baie.

*Autumn lights
on the customs path –
the berries of the bay.*



V comme **Voilà...**

Quarantième édition de « La Lettre » pour une participation active de la part de nous tous : une idée, une réflexion, une lecture, un article etc. « La Lettre » reste toujours à construire autour des objectifs de communication et de partage qui nous réunissent.

*Bonne réception et à bientôt.
Très cordialement.*

En un éclair

la Lettre de Haïkouest

Édition n°40, septembre 2015

ISSN 2105-097X

<http://www.haikouest.net>

Tous droits de reproduction et de représentation réservés
© Conception et réalisation : Chantal Couliou, Jean Le Goff, Régine Beber, Alain Legoin 2015